

IL FAUT AU MOINS DEUX CADAVRES

« Il faut au moins deux cadavres », décréta Amanda.

Agnese, qui se sentait autorisée à l'interrompre quand bon lui semblait en tant que propriétaire de la librairie et coordinatrice de l'atelier d'écriture, leva la main.

Amanda l'ignora : « Un seul cadavre ne suffit pas, gardez toujours cela à l'esprit. »

Agnese leva l'autre main, les agitant toutes les deux au-dessus de sa tête.

« Oui Agnese ? Quel est le problème ? demanda Amanda.

— Pourquoi en faut-il plus d'un ?

— Un seul mort ne suffit pas à faire un *polar*.

— Ce genre de comptabilité me semble, comment dire... trop cynique...

— À mon avis, deux macchabées, c'est pas assez », s'interposa Eugenio en grattant vigoureusement son avant-bras où était tatoué un colosse mythologique à demi-nu armé d'une mitrailleuse. « J'opterais plutôt pour un beau massacre initial, un échange de coups de feu nourri, un truc fort qui laisse le lecteur sur le cul.

— Jeune homme, il y a des dames ici ! » intervint Giovanni, pointant son index tremblant d'octogénaire vers son jeune

camarade dont le taux de testostérone se situait – à l'inverse du sien et de celui des autres participants – à un niveau plutôt élevé.

« Deux, maximum trois cadavres répartis avec bon sens tout au long de votre histoire, et ce sera mon dernier mot », prescrivit Amanda.

Agnese, penchée sur son bloc-notes, écrivit avec application : *Au moins deux morts.*

« Il s'agit avant tout, reprit Amanda, de tisser une trame criminelle. Pour ce faire, je conseille de remonter le fil de l'histoire. Vous devez savoir quel sera le coup de théâtre final, ce que les Anglo-saxons nomment communément le *plot twist*. C'est ce qui nous permettra de construire notre intrigue. À présent, mesdames et messieurs, je demande toute votre attention. »

Amanda se leva et se dirigea vers le tableau noir.

Le tableau noir était sa dernière trouvaille.

Auparavant, le groupe était assis en cercle autour d'une table basse sur laquelle trônaient une élégante carafe en cristal remplie de thé glacé, une corbeille de fruits de saison et un choix de biscuits diététiques offerts par Agnese qui, entre autres défauts, était végétarienne.

Après deux premières séances notablement médiocres et sans entrain, Amanda avait décidé de prendre en main la logistique. Ainsi, outre le tableau noir accroché au mur, apparurent deux cendriers marocains bleu cobalt (les cigarettes seraient désormais non seulement tolérées, mais encouragées) et un pichet rempli de gin tonic, dosé de la

façon suivante: 1/3 de gin, 2/3 de tonic si le cours se déroulait en début d'après-midi; 2/3 tiers de gin et 1/3 de tonic si le cours avait lieu après 18 heures; passé 20 heures, chacun était libre de doser son breuvage comme il l'entendait. Enfin, les glaçons et les rondelles de citron, ingrédients superflus selon Amanda, étaient proposés dans des bols à part.

«Donc, dit-elle en s'éclaircissant la voix, à partir de maintenant, vous prendrez des notes sans m'interrompre. Les questions attendront la fin de la séance.»

Elle saisit la craie blanche et écrivit de façon claire et décidée:

TRAHISON ET VENGEANCE

Un frémissement parcourut la petite assemblée.

Sur le point de lever la main, Agnese renonça.

«Voici le moteur de notre roman policier, expliqua Amanda qui martelait la surface noire autour du mot *vengeance* avec le bout de sa craie. De plus, je voudrais que dans le premier chapitre, vous introduisiez un chien et son propriétaire. Ce faisant, vous installerez une atmosphère banale, quotidienne, qui, au fur et à mesure de votre récit, sera perturbée par des imprévus. Ce qui provoquera une crise et, de fil en aiguille, mènera au *plot twist*, que nous recherchons. Est-ce clair? Faites un signe de la tête si c'est le cas.»

Tous les participants s'exécutèrent.

« Bien. Comme je l'ai déjà dit, il est préférable de partir de la fin : vous devez d'abord trouver le coup de théâtre final, puis remonter le courant et tisser votre trame criminelle. C'est la meilleure façon de surprendre le lecteur. Vous devez décrire une atmosphère qui correspond à cette trame. Créer un climat dans lequel vous immergerez les personnages et, avec eux, votre lecteur. N'oubliez pas : l'écrivain de polar n'écrit pas pour lui, ayez toujours à l'esprit un lecteur modèle. Ce lecteur modèle vous ressemble. Comme le dit Umberto Eco dans *Lector in fabula*, à chaque auteur modèle (c'est vous à votre meilleur niveau) correspond un lecteur modèle (les autres à leur meilleur niveau). Le lecteur modèle va au fond des choses, il a beaucoup lu, continue de lire et lira encore dans le futur. Le lecteur modèle passera votre texte au crible, vous ne vous en sortirez pas impunément. Il percera à jour toutes les faiblesses de votre histoire, les incohérences psychologiques des personnages. En outre, soyez conscients que le lecteur modèle est une *lectrice*. Hitchcock, dans un célèbre entretien avec Truffaut, affirme que ce sont les spectatrices qui choisissent le film à aller voir, les fiancés et les maris suivent. Hitchcock travaillait pour elles, les femmes. Même chose pour vous. Vous vous adressez à une lectrice qui possède tous les outils, les codes ainsi que le vocabulaire pour vous disséquer. Le lecteur modèle est une femme, mais, et mettez-vous bien ça dans le crâne, *cela ne doit pas être votre mère* ! Jamais ! Les mères sont castratrices, c'est connu, c'est scientifiquement do-cu-men-té par des

tonnes de littérature psychanalytique. Ne vous imaginez pas une interlocutrice lui ressemblant. Vous devez pouvoir écrire sur le crime et le sexe (le sexe, ça marche toujours) sans fausse pudeur. Vous devez plonger dans les émotions négatives, flotter au-dessus du morbide et vous complaire dans la fange, parce que quand vous écrivez... vous êtes le diable!

— Ouuuuuii!» hulula le jeune Eugenio en levant les bras, avant de se laisser retomber sur le dossier de sa chaise.

«À présent, vous avez droit à une question chacun, ajouta Amanda.

— De quelle taille doit être le chien?» demanda Vanessa, une quadragénaire toujours impeccablement maquillée et coiffée qu’Amanda appelait en son for intérieur “Celle-là” pour souligner son inconsistance intellectuelle.

«Sans commentaire.

— Mais pourquoi?

— Parce que ta question est si pertinente qu’elle ouvre une variété infinie de scénarios devant lesquels ma raison vacille. Continuons.

— De quelle race doit être le chien?» fit Ludovica, l’agente littéraire d’Amanda. Femme dotée d’une ironie mordante et de nobles origines – qu’elle préférerait passer sous silence –, elle participait parfois aux ateliers en tant qu’auditrice. Bien que censée ne pas intervenir, il lui arrivait parfois de ne pas pouvoir s’en empêcher. Généralement dans le but de provoquer son auteur. Leur relation professionnelle, indexée sur un contrat à 10 %,

oscillait entre une tiède indifférence et un enthousiasme prudent selon les ventes d'Amanda.

«Très bien, puisque vous insistez... Je veux un chien à la mode, suggérant un statut social et incarnant une normalité apparente qui s'effondrera suite à un élément déclencheur. Élément qui, entre nous soit dit, est la seule chose à laquelle vous devriez vous intéresser pour notre histoire. Le chien est tout à fait accessoire.

— Au contraire, le chien est important, s'entêta Ludovica. Peut-être que tu ne réussis pas à voir comment il doit être?

— C'est possible. Mais ce n'est pas à moi de faire preuve d'imagination ici. Et à toi non plus d'ailleurs, Ludovica, je te rappelle que tu es là en tant qu'observatrice.

— Moi, j'ai une idée précise du chien, intervint Rutger. C'est un Golden Retriever à poil blond, avec une houpette. Sa maîtresse le promène dans un jardin public et l'invite à socialiser avec les autres chiens à pedigree. Elle lui parle avec douceur: *Allez! Il va aller jouer avec les autres goldens, le trésor à sa maman!*»

Rutger était l'élève préféré d'Amanda, le seul qui fumait plus qu'elle et osait appeler un chat un chat. En outre, sans doute grâce aux origines germaniques de son grand-père, il ressemblait vaguement (très vaguement) à Brad Pitt.

«Trésor à sa maman? C'est discriminatoire, une insulte faite aux femmes, s'indigna Agnese.

— Mais pas du tout, on vient même de décider qu'une femme serait notre lecteur cible! se vexa Rutger. Je

n'insulte personne, c'est du pur réalisme. Promène-toi dans n'importe quel parc et tu verras.

— Peut-être. Mais je trouve quand même que ce n'est pas politiquement correct, miaula Agnese.

— Au contraire, c'est une phrase excellente, asséna Amanda. Elle donne précisément ce ton de normalité apparente que l'on recherche, tout en étant tellement inepte qu'elle ne peut que laisser présager l'effondrement imminent de la situation initiale. De plus, mesdames et messieurs, écrire des choses politiquement incorrectes est bien le seul acte de résistance qui nous reste», décréta-t-elle sur un ton définitif, avalant une bonne dose de gin tonic sans les artifices que sont citron et glaçons.

«Ne pourrait-on pas approfondir la théorie de cette histoire de *Lector in fabula*? s'entêta Agnese qui refusait de se plier au tour pris par la conversation.

— En ce qui me concerne, les approfondissements théoriques sont comme les préliminaires sexuels, ça vient après la mise en pratique! rugit Amanda, inspirée par le gin tonic.

— Ah, nous y voilà, commenta l'amie-observatrice-et-néanmoins-agente-littéraire.

— *Nous y voilà quoi*, Ludovica?

— Non, rien, je disais ça comme ça.

— Si tu fais allusion à mes déboires sentimentaux, sache que...

— Pas du tout, je faisais plutôt allusion à tes maigres droits d'auteur.